le portiQue

Le Portique
Revue de philosophie et de sciences humaines

5 | 2000
Passages du siècle

Religions, tolérance et discours de l'autre :le sens pluriel

Max Poty

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/leportique/407
DOI : 10.4000/leportique.407
ISSN : 1777-5280

Éditeur
Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée
Date de publication : 1 janvier 2000
ISSN : 1283-8594

Référence électronique
Max Poty, « Religions, tolérance et discours de l'autre :le sens pluriel », *Le Portique* [En ligne], 5 | 2000, mis en ligne le 24 mars 2005, consulté le 25 mars 2021. URL : http://journals.openedition.org/leportique/407 ; DOI : https://doi.org/10.4000/leportique.407

Ce document a été généré automatiquement le 25 mars 2021.

Tous droits réservés

Religions, tolérance et discours de l'autre :le sens pluriel

Max Poty

Dieu a créé les hommes à son image et ceux-ci le lui ont bien rendu.
Voltaire

1 Je ne sais pourquoi Notre-Dame de la Garde à Marseille, cathédrale sculptée dans une roche de calanque, et la Grande Mosquée de Paris, dont le minaret embrasse le quartier latin tout proche, cohabitent en mon esprit alors qu'à leur pied impavide, au nom des croyances qui les animent, des mondes s'entre-déchirent « sous le soleil de Satan ».

> « Je te clouerai au centre de ma prière comme une chouette », écrit Bernanos évoquant le diable. Et le diable rétorque «... tes yeux de boue n'ont rien vu... ».

2 Reflet de la nuit, entre chouette et boue, la communication de la tolérance suit en quelque sorte les méandres conjoncturels de la politique et de l'histoire des hommes jusqu'au confluent de leur absurdité pour tenter de ramener, avec le ressac universel, une vague d'espérance raisonnable et la promesse relativiste d'une lumière sur « l'Absolu-des-autres ». Cet éclairage compte ses phares et ses vigies, soucieux de revivifier les signes et les symboles des grands textes, de proposer, en considérant leurs angles de vue, tel un cap s'accordant aux amers, les multiples itinéraires existentiels de la phrase, de susciter, en réponse à la parole déterminante, les interprétations humanistes possibles, sans trahir Dieu.

3 Le passage de la lettre à l'esprit puis à l'acte doit résoudre une série de contradictions jusqu'à l'actualisation séculière du verbe en termes d'éthique, dans un contexte socioculturel incontournable. Ainsi se pose d'abord une question de lecture et de référence, chemin convoité sur lequel les terroristes de la légitimité s'affairent à détourner le signe, quitte à lui tendre des embuscades. Ici se joue le rapport de l'Histoire avec son discours génératif identitaire.

4 La suite consiste en un problème de morale puis d'habitus-réflexes conditionnés, dans un espace de civilisation circonscrit mais en conjonction planétaire.

5 Avant même d'évoquer l'intégrisme et le gel du signe, il convient d'aborder, du point de vue sémiotique et sémantique, le problème de la Parole – à travers son acception religieuse – tel un paradoxe en perpétuel résolution.

6 Expliquons nous : à l'aube des temps était le signe, originel. Cette distance ontologique soulève du coup trois interrogations : qui transcrit ? Que transmet-on ? Comment une lecture actuelle donne-t-elle un sens au message et quelle est sa marge d'interprétation ? Les dites interrogations sollicitent d'autres conjectures au regard de la métaphysique, du contexte historique et social, de l'éthique. Elles révèlent, en filigrane transversal, le visage de la tolérance ou de son contraire, dans l'expression coutumière de la foi plurielle.

I. Au commencement, le verbe : interpréter ou ne pas comprendre

7 Évoquant le problème de la drogue, Charles-Henri de Choiseul Praslin débusque les responsabilités, en contrepoint à la grande peur (aveugle) des « bien-pensants » :

> « Le petit de l'homme, né complètement dépendant, n'accède à l'indépendance que difficilement, au terme de l'apprentissage compliqué du langage grâce auquel il peut admettre et aimer l'existence de l'Autre. Encore faut-il que le langage qu'on lui enseigne le lui permette. Il n'existe pas d'objet totalitaire. Il n'y a de tel que des discours. Les produits ne sont qu'un support, ni suffisant ni nécessaire pour que la dépendance survienne ou subsiste. Le produit dangereux pour l'enfant, c'est l'adulte [1] ».

8 Les tenants des grandes religions monothéistes ont de bonne heure compris la force ou le danger d'une parole immuable, indiscutable, présentée comme une non-alternative et ne concédant à la prière que l'écho d'une éternelle dénotation. La ferveur du croyant ne peut, au contraire, se référer qu'à sa représentation du signe, qu'à sa manière personnelle de répondre au message en le connotant, sans quoi la foi resterait lettre morte.

9 Le lieu de la croyance présente donc d'emblée ce caractère antinomique entre le dogme et la foi religieuse. Il suggère surtout **un espace du vivant** défini par une constante et par une variable : **un interprétant paradoxal** alternativement – ou simultanément – final (pour reprendre la terminologie de Pierce) et provisoire. L'on serait tenté de s'en reporter, en l'occurrence, au chapitre sur l'alchimie symbolique et l'alchimie opérative que développe Umberto Eco dans *Les Limites de l'interprétation*. « *Jung*, écrit-il, *fut le plus grand partisan de l'interprétation de la symbolique alchimique comme révélation des archétypes de l'inconscient* ». Et de poursuivre : « *Si le secret et le masque symbolique sont fondamentaux, et si aucun discours ne dit jamais ce qu'il dit en apparence, à l'inverse, tout discours parlera toujours du même secret : quoi que disent les alchimistes, ils disent toujours la même chose et le désaccord total de leur discours (aucun n'est à première vue transmissible dans les termes de l'autre) est le garant de leur accord profond…* ». Puissance *sui generis* des mythes.

10 La similitude entre le procès du paradigme alchimique et l'énoncé religieux ne me semble point hasardeuse. Il s'agit en effet de se référer au mystère d'une **Explication** fondamentale avec E majuscule ne se révélant que sous le voile d'une symbolique et surtout inspirant – telles l'œuvre au Noir, l'œuvre au Blanc, l'œuvre au Rouge – des arts et des couleurs du vivre, immatériels par la transcendance mais concrétisés, réifiés par la pratique. À l'instar des grimoires, les grands livres constituent des recueils de métaphores en quête d'interprétation, parfois suivant les codes et les restrictions « politiques » du temporel, toujours en fonction des récepteurs, au regard des racines d'une philosophie du langage.

> «... d'Aristote à Saint Augustin et au-delà, déclare Eco, toutes les définitions du signe prennent en compte non seulement le rapport entre expression et contenu, mais aussi celui entre l'expression et la relation mentale de l'interprète [2] ».

11 Lorsque Spinoza pressent un Dieu « non transitif », il entend cette expression selon le double sens de son époque : un dieu « qui ne passe », donc permanent ; un dieu qui, grammaticalement, comme Être et comme Verbe, n'a pas d'objet puisqu'il ne transite pas, puisqu'il englobe sujet, objet, tout et partie du tout : « *Dieu est cause immanente mais non transitive de toute chose* », énonce-t-il en sa proposition XVIII de l'Éthique.

II. Le lien – La notion d'humanisme religieux – Réverbération – Réflexion – Confrontation

12 Ce donné qui n'admet pas le « quoi » nécessaire ou contingent ne peut dès lors entrer en **relation** car il échappe à tout système de communication par le langage, confondant le locuteur et l'allocutaire en un *punctum* non défini, causalité sans effet de retour, unicité sans vis-à-vis.

13 Afin d'actualiser le verbe, d'accepter la conation dans la relation linguistique et le libre arbitre d'une réponse à son appel, il convient de **faire descendre Dieu sur terre**, de le rendre relationnel et de considérer le révélé comme l'interprétation de la parabole, de la métaphore, en un mot puis un autre : comme l'interprétant religieux, le « lien ».

14 Lors d'une conférence donnée le 23 avril 1995 à Carthage, le professeur Arkoun, spécialiste de l'Islam, insiste sur la nécessité pour le divin de faire son « expérience humaine ». Cela n'exclut pas l'intolérance et les oppositions, bien au contraire. Mais ces dernières rejoignent la dialectique historico-politique, laquelle provoque, par rupture et contre-pouvoir, la solution de continuité. La prudence épicurienne et le calcul raisonnable servent alors de rempart au fanatisme inexorable. Mohamed Arkoun place du reste, en épigraphe de son propos, cette assertion de Jean Séguy : « *Il n'y a de connaissance que conflictuelle, de science que des oppositions d'intérêts* ». L'Harmonie Suprême apparaît paradoxalement avec son revers : le totalitarisme, le mythe aveuglant d'une perfection par nature expansionniste, l'intégrisme.

> « Je soumets à un débat philosophique – suggère Mohamed Arkoun – la proposition suivante : est **intolérable** tout ce qui minimise, retarde, dévoie, compromet, supprime, nie le développement optimal de la **personne** humaine dans le respect raisonné de sa vocation humaniste, de son environnement social, culturel, écologique, cosmique. Ajoutons tout de suite un trait essentiel : l'intolérable est très souvent ce que l'esprit rejette avec force, mais qui continue à s'imposer dans les faits comme pour manifester l'incapacité radicale de l'homme à dépasser ses contradictions... ».

15 Puis, plus incisif :

> « L'intolérable est plutôt ce qui obstine, arrête, interdit la dynamique exploratrice, créatrice, libératrice de l'esprit ; nous savons le rôle que joue dans ce sens le **triomphe courant de la lettre, le formalisme**, le conservatisme, la reproduction des forces de **domination** et **d'aliénation** de l'individu membre anonyme du clan, et aujourd'hui, de l'individu – citoyen en tant que point d'appui politique et juridique de la **personne-esprit** ».

16 Arkoun affirme que les trois religions monothéistes revendiquent à raison « *leur antériorité chronologique dans la promotion spirituelle et morale de la personne humaine* » mais il déplore que l'éthique soit restée pour l'essentiel, en la matière, prisonnière d'un dogmatisme théologique fondé sur le système cognitif médiéval. En clair il s'agirait de ne point confondre l'actualité d'un modèle et l'actualisation d'un archétype en un temps donné de civilisation, de ne point prendre une référence historique pour une

constante morale intemporelle. Défaite ou misère de l'historicisme, eût argué Karl Popper [3].

17 Au fil du discours qu'il prononce à Casablanca le 19 août 1985, Jean Paul II précède Mohamed Arkoun, soulignant implicitement l'anachronisme :

> « Chrétiens et Musulmans, nous nous sommes généralement mal compris et quelques fois, dans le passé, nous nous sommes opposés et même épuisés en polémiques et en guerres ».

18 Le cardinal Francis Arinze, Président du Conseil pontifical, ajoute : *« Nous ne pouvons oublier ce passé, mais nous devons l'assumer et le dépasser »*. Dans la *Documentation Catholique* du 7 mars 1993, l'on relève également cette constatation :

> « [...] cette tolérance relative connaît des **limites absolues**. Au Moyen Âge, en étaient totalement exclus les hérétiques qui, en tant que "séducteurs des âmes" devaient être punis de mort. En effet, selon Thomas d'Aquin, "*de même que le faussaire est exécuté, de même celui qui fausse la foi et, de ce fait cause un bien plus grand dommage à la société, mérite également la mort*". La conception de la tolérance de l'église au Moyen Âge présente des similitudes structurelles avec la tolérance islamique telle qu'elle a été formulée par les écoles juridiques classiques de l'Islam, au VIII^e^ et au IX^e^ siècles. Seuls les musulmans **orthodoxes** jouissaient des pleins droits de citoyen ».

19 Le message aux bouddhistes du cardinal Arinze, à l'occasion de la fête de « Vesakh », explicite la nécessité d'une telle évocation :

> « L'on envisage couramment la tolérance, écrit-il, comme le fait de devoir supporter l'autre... L'esprit de nos religions nous demande d'aller au-delà d'une telle attitude. Nous avons en fait l'obligation d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. Un tel amour implique la **reconnaissance** et l'acceptation des autres, avec leurs différences ».

20 Mohamed Arkoun avance que le progrès des sociétés démocratiques nous conduit à cette nouvelle approche qui peut sortir les religions – organes de pouvoir – de la **doxa** médiéval, rémanente dans les structures du raisonnement, sous la forme d'une double trilogie : Sacrilège-sacré-sacrifice / violence-sacré-vérité. Nous tenons ici la clef de l'intolérance, matérialisée par l'expression d'un totalitarisme religieux excluant a priori l'épanouissement de l'être comme **conscience réflexive** et critique – voire contestataire – c'est-à-dire **interprétante du sacré**.

21 En confrontant Albert Camus à la religion, Jean Onimus [4] écrit :

> «... Toute doctrine totalitaire lui est odieuse parce qu'elle aliène et mutile. Jean Grenier lui avait évidemment communiqué son mépris pour l'esprit d'orthodoxie et son culte pour la pensée libre, héritage de ce qu'il y a de plus précieux dans l'esprit grec, le socratisme. "*Les grecs ne niaient pas les dieux mais ils leur réservaient leur part. Le christianisme qui est une religion totale... ne peut admettre cet esprit*" ; telle est la tare rédhibitoire : toute religion est **totale** qui prétend apporter une vérité définitive et éternelle ».

22 Sans la transition de l'humain, sans l'intercession d'un homme, les religions monothéistes peuvent évidemment se retrouver dans le champ totalitaire. Il leur faut inventer Moïse, Christ qui s'interroge, Saint Antoine qui « trébuche », Mahomet qui vit en son temps. Camus, l'homme des Noces avec le Monde, a balancé sa foi par-dessus les charniers. Dans la *Peste*, il exorcise le déchirement atavique entre la croyance et l'inacceptable. Il exprime, à sa manière, le doute qui doit hanter toutes les nuits de Gethsémani :

> « Bouleversé par la mort de l'enfant, Paneloux a réfléchi, note Onimus. Sa réponse est désormais celle de Job : choisir entre la foi et le néant. Et si l'on choisit la foi, se taire, s'incliner. C'est un texte d'une haute portée spirituelle où Camus montre à quel point il a compris et approfondi la vertu de religion [5] ».

23 Jean Onimus cite ensuite un passage troublant et grave de la *Peste* dont il convient de mettre en exergue deux extraits significatifs ; **celui-ci :**

> « Il y avait par exemple le mal apparemment nécessaire et le mal apparemment inutile. Il y avait don Juan plongé aux enfers et la mort d'un enfant. Car s'il est juste que le libertin soit foudroyé, on ne comprend pas la souffrance de l'enfant. Et, en vérité, il n'y avait rien sur la terre de plus important que la souffrance d'un enfant et l'horreur que cette souffrance traîne avec elle et les raisons qu'il faut lui trouver ».

24 Cet autre :

> « À Rieux qui lui rapportait les paroles de Paneloux, Tarrou dit qu'il connaissait un prêtre qui avait perdu la foi pendant la guerre en découvrant un visage de jeune homme aux yeux crevés.– Paneloux a raison, dit Tarrou. Quand l'innocence a les yeux crevés, un chrétien doit perdre la foi ou accepter d'avoir les yeux crevés. Paneloux ne veut pas perdre la foi, il ira jusqu'au bout. C'est ce qu'il a voulu dire [6] ».

25 La religion musulmane s'appuie sur trois principes fondamentaux :

- l'imâm (la foi)
- – l'islâm (la **soumission** à Dieu)
- – l'ihsân (la vertu).

26 Si l'ihsân rejoint la charité chrétienne et la reconnaissance du prochain dans un univers **humanisé**, l'islam, conformément à la Parole, n'admet aucune réplique :

> « Voici le livre !Il ne renferme aucun doute ;Il est une direction pour ceux qui craignent Dieu ».

27 C'est le passage au vivant – à l'histoire – de ce postulat qui présente le plus grand danger si la voix manipulatrice en détourne le sens de son contexte mystique. Le concept de soumission s'inclut à ce moment aux dispositifs de pouvoir classiques dont Foucault puis Deleuze ont donné nombre de définitions, trouvant magnifiquement l'antidote aux structures répressives totalitaires dans l'expression du désir (Deleuze) – plaisir (Foucault) – et dans un élan vital plus **re** (voire **dé**) **structurant** que celui dont parle Bergson :

> « En revanche, déclare Gilles Deleuze, l'idée de Michel [Foucault] que les dispositifs de pouvoir ont avec le corps un rapport immédiat et direct est essentielle. Mais pour moi, c'est dans la mesure où ils **imposent une organisation** au corps. Alors que le corps sans organes est lieu ou agent de **déterrioralisation** (et par là **plan d'immanence du désir**), toutes les organisations, tout le système de ce que Michel appelle le "bio-pouvoir" opère des **reterritorialisations** du corps [7] ».

28 Nous reviendrons sur cette implication des structures comportementales de l'organisme, relativement à l'espace-temps collectif. La tolérance, au sens pragmatique, a bien les limites du corps pour objet. La torture aussi. D'autant que, si l'on suit Wittgenstein [8], l'on confond croire et savoir, science et croyance. L'on ne sait pas Dieu. L'on y croit. Mais celui qui récupère l'affirmation divine, aux fins d'aliéner l'autre, a beau jeu de faire croire qu'il sait, arguant de l'absolue vérité pour légitimer son pouvoir. L'idéologie dominante métamorphose la parole mystique en discours historico-politique et l'adhésion spirituelle en plébiscite, en pragmatique d'État, en **logique de système**. Il suffit d'instiller comme dans une hypnose, des propos déterminants, capables de générer les **structures d'une** pensée collective autant

qu'individuelle, des moteurs comportementaux. C'est, précédant les armes et les croisades, la force d'un discours : le discours du « glaive » [9].

29 Point n'est besoin d'être nombreux aux tenants du verbe. Point n'est utile aux exégètes de compter leurs légions. Là réside cette force musculaire et mentale du mot qu'évoque le Victor Hugo de *Toute la lyre*... Celle que prône Lénine, lui-même, au III[e] congrès de l'Internationale communiste :

> « Il se peut qu'un petit parti, s'exclame-t-il, par exemple le parti anglais ou américain, après avoir bien étudié le cours de l'évolution politique et s'être familiarisé avec la vie et les habitudes des masses sans-parti [le lecteur peut comprendre **sans structure** [10]], suscite au moment propice un mouvement révolutionnaire. Si un tel parti à un tel moment lance des **mots d'ordre** et parvient à être suivi par des millions d'ouvriers, vous aurez là un mouvement de masse. Je ne repousse pas d'une façon absolue l'idée que la révolution puisse être entreprise même par un parti très petit et menée à la victoire. Mais il faut savoir par quelles **méthodes** attirer les masses de son côté. Il faut pour cela une préparation sérieuse de la révolution. Mais voilà des camarades qui viennent à déclarer : renonçons immédiatement à exiger les « grandes » masses. Il faut engager la lutte contre ces camarades. Sans une préparation sérieuse vous n'obtiendrez la victoire dans aucun pays. Il suffit d'un parti [lisez : appareil, **structure de pensée**] [11] **tout petit** pour entraîner les masses. À certains moments, il n'est pas besoin de grandes organisations [12] ».

30 Dieu-présent accapare le discours, prenant le risque mortifère de le réduire à l'émission de signes ordonnées dans un cadre à transmettre : Univers-temps qui contient en pré-lecture, le lieu géométrique – inné mais cependant adventice, dans l'acceptation cartésienne – des réponses à formuler.

31 Transmettre une idéologie revient à confondre **à dessein** le processus sociolinguistique et la formulation dogmatique, à « baliser » les espaces d'action par des interprétants verbaux immuables et prédéterminés. Même s'il se présente en agitateur, l'intégrisme est toujours par essence facteur d'immobilisme, régression de l'imaginaire, **fossilisation du sens**, **confiscation de la connotation**, considérée comme hérétique et réactive, accusée non seulement de pervertir la signification mais surtout de sectionner les tenants barbelés d'une casuistique.

32 Il s'agit d'un discours qui comprend sa propre résonance et refuse d'emblée la dualité spirituelle, l'hypostase occurrente, Dieu « face à », l'idéologie « face à », le Dictateur « face à », l'idéologie « face à ». L'important ne réside pas dans le fait que la phrase se commente mais dans celui qu'elle soit comprise à l'avance, donnée pour vraie, pour **indiscutable**. Dans l'un de ses cours sur Spinoza, Jules Lagneau nous rappelle comment le philosophe de la cause définit l'erreur :

> « *L'erreur, c'est le manque d'idée adéquate dans l'être qui croit qu'il en a une* »... « Dans toute suspension d'affirmation, précise Lagneau s'adressant à ses élèves, il y a deux termes en présence : une certaine idée de la vérité puis une certaine idée. Il y a une connaissance certaine lorsque l'esprit reconnaît les traits de la vérité, erreur lorsqu'il croit les reconnaître et qu'ils n'y sont pas, et **doute** quand il se demande s'il y sont. »

33 Pour l'intégriste, l'énoncé ne peut être mis en cause. Il ne saurait constituer l'objet du doute que requiert, au contraire, la tolérance. La suite du propos de Lagneau nous éclaire davantage encore sur le caractère du jugement et sur la certitude.

> « Par conséquent, déclare-t-il, l'acte de la connaissance est toujours quelque chose de plus que les idées sur lesquelles il porte. Une idée vraie est une idée où nous reconnaissons tous les traits de la vérité alors qu'ils y sont effectivement, une idée

> fausse est une idée où nous croyons reconnaître ces traits, et une douteuse, lorsque nous ne savons pas s'ils y sont réellement. Sans cette distinction de deux espèces d'idées, **les idées proprement dites et l'idée de la vérité**, toute conception du vrai, du faux et du douteux est impossible. En effet, les idées, par le fait seul qu'elles sont pensées, contiennent une affirmation et par conséquent une vérité. Par conséquent, on ne saurait dire qu'elles sont **fausses en elles-mêmes**. On ne peut concevoir l'erreur que si on conçoit ce que cet acte devrait être et si on se représente qu'il n'est pas cela. Dans le système de Spinoza, cette conception manque totalement ».

34 Substituer la croyance au jugement revient à considérer l'adéquation réalisée, la religion réduite au **sens unique** indiscutable, les autres interprétations relevant de l'inanité, du nihilisme ou du blasphème. Dans l'expression du temporel, cette focale de croyance concentre rapidement l'intolérable.

35 Humaniser la religion consiste, en fait, à lui rendre sa raison d'être, à différencier les prières afin de pouvoir tisser des liens : liens avec le vivant évolutif, liens entre les croyances et les religions, liens entre lecteurs des divers Livres – ou du même Livre, grand ouvert sur les « décodages » individuels ou socioculturels. Le symbole offre toujours une référence spectrale.

36 Dans un ouvrage intitulé *Charles de Foucauld, au regard de l'Islam* [13], Ali Merad nous montre les pistes possibles, entre les ergs des religions, sur des traces éponymes :

> « De cet ensemble de données, il ressort que Charles de Foucauld avait réussi à gagner la confiance et l'estime des Touaregs, ce peuple fier, austère et particulièrement difficile à "apprivoiser". La simplicité de son abord, la douceur de sa parole, sa charité, sa grande piété, lui avaient ouvert beaucoup de cœurs. Sa droiture, son sens de la justice, lui ont valu d'être pris parfois pour arbitre (*hakam*) dans la Société bédouine traditionnelle, on mesure à quel point le "marabout chrétien" a été adopté par le milieu musulman qui l'environnait ».

37 Fidèle à cet esprit, Dali Boubakeur, Recteur de la mosquée de Paris, se plaît à rappeler l'hospitalité du Prophète, offrant sa maison pour y prier à deux religieux catholiques, de passage en sa ville de Médine.

38 Revenons à Merad. Ce dernier, en épigraphe de son hagiographie, cite le verset 69 de la Surate IV du Coran :

> « Ceux qui seront fidèles à Dieu et à l'Envoyé, ceux-là seront les Prophètes, les Justes et les Saints que Dieu a comblé de sa grâce. Et quels bons compagnons que ceux-là ! ».

39 Dans le cas des Touaregs en présence de Charles de Foucauld, l'interprétant éthique confirme une lecture humaine du signe divin, connotant l'Unique d'une arche interreligieuse possible et représentant intuitivement le mystère par le révélé du modèle, l'exemple du saint. Ali Merad oppose l'affirmation de la sourate au comportement des marabouts de l'époque – au tout début du XX^e^ siècle – assoiffés de pouvoir, détournant la Parole à leur profit, à celui de leur caste, utilisant à leur service les serviteurs de Dieu.

III. Pluralité / Relativité

40 Il convient de reconnaître une pluralité d'interprétants et de lectures, de relire, au travers d'un prisme polysémique, les textes. Il nous revient enfin d'accepter l'éthique comme un plan formé, dans un esprit similaire, par des lignes de force concurrentes, au sens actuel du terme, autant qu'à son sens étymologique. Ainsi, l'ouvrage édité par le Conseil International de la Langue Française, en 1991, sous le titre *Chrétiens et*

musulmans, que croyons-nous ?, souligne-t-il la nécessité de ce faisceau qui témoigne simplement de l'indispensable vitalité du référent théologique, au cœur de l'homme. Et de citer le verset cinq, dans la sourate quarante-huit du Coran :

> « Si Dieu l'avait voulu, il aurait fait de vous une seule communauté. Mais il a voulu vous éprouver par le don qu'il vous a fait. Cherchez à vous surpasser les uns et les autres par les bonnes actions. Votre retour à tous se fera vers Dieu, il vous éclairera au sujet de vos différends ».

41 Verset auquel s'appose l'Évangile selon s. Jean : « *Dieu est esprit et c'est pourquoi ceux qui l'adorent doivent adorer en **esprit** et en **vérité*** », c'est-à-dire en n'occultant ni la faculté de juger, ni la conscience de la relativité. Cette approche, où la religion ne craint pas de se confronter à l'Histoire et surtout à la science, rejoint la vision moderne et tolérante du grand philosophe arabe Ibn Rushd, dit Averroès, auquel l'édition rend actuellement un hommage appuyé, probablement salutaire et largement opportun. Averroès concilie les lois de l'Islam, la science et la pensée d'Aristote. Les travaux de cosmologie du philosophe-calife, éclairés d'un soleil qui dessine, entre ombre et lumière, les arabesques andalouses, professent que nous pouvons participer d'un même orbe, d'une même sphère, ontologique, et simultanément habiter d'autres sphères, différenciées mais appartenant à la première. Nous revendiquons, pour ainsi dire, le loisir d'être mus par des actions humaines au cœur du mouvement immobile de l'Éternel. Nous avons donc une vision relative des réalités d'ensemble auxquelles nous pouvons accéder, chemin de réflexion faisant. Dans son *Averroès (Ibn Rushd)* [14], Abdurrahmân Badawi repose en y répondant, au sujet du philosophe arabe, la question de la référence rationnelle que formulait déjà la thèse de doctorat de Léon Gauthier :

> « Ihn Rushd fut-il rationaliste pur, comme d'aucuns l'ont prétendu ? Non, certes. Il a hautement réclamé le droit de la raison, mais toujours dans les limites – très larges il est vrai – des principes suprêmes de la religion positive [...] Il croyait fermement en Dieu, en Son Prophète Muhammad, en le caractère miraculeux du Coran, et aucun texte d'Ibn Rushd ne peut être interprété en un sens contraire ; et c'est cela l'essentiel, tous les autres points – éternité du monde, science divine n'embrassant pas les détails, providence divine limitée aux principes généraux – sont des questions **discutables** qui n'entament pas le fond de la foi [...].

42 ... Professa-t-il une doctrine de la double vérité, comme on le lui attribua au Moyen Âge latin ? Oui, et non : Oui, puisqu'il n'a cessé de répéter qu'il y a des vérités qu'on ne doit divulguer qu'à l'élite de philosophes, et d'autres qui sont destinées à la masse de gens, et cela en réponse aux mêmes questions. Non, si on leur accorde la même valeur ; car pour Ibn Rushd les vérités philosophiques sont les seules qui méritent ce qualificatif de « vérités », parce qu'elles sont basées sur des preuves rationnelles et apodictiques, tandis que les autres, celles destinées à la masse, s'appuient sur des arguments dialectiques, rhétoriques et même parfois simplement poétiques.

43 Il y a donc une hiérarchie de vérités, comme il y a partout dans le monde une hiérarchie des êtres. Peut-on l'accuser de duplicité à cet égard ? Il est bien difficile de l'affirmer [...] Sa curiosité s'étendait à tous les domaines de la connaissance : jurisprudence, théologie, philosophie, astronomie, médecine, littérature arabe, science politique ; il possédait toutes ces sciences avec une rare pénétration. Son choix des exemples pour appliquer les théories qu'il commente au monde musulman auquel il s'adresse montre un souci constant de faire participer ses coreligionnaires à l'héritage commun de l'humanité tout entière. »

44 Ainsi s'opère, dans l'esprit d'Averroès, une subsidiarité, la reconnaissance d'une échelle de conscience(s), aux degrés de laquelle se superposent et s'affranchissent les plans de notre libre arbitre intellectuel ou moral. Cet escalier-champ de l'humain confère à la symbolique divine puis religieuse un sème humaniste, l'angle et la hauteur de vue qui justifient la tolérance et l'épistémologie.

45 Philosophe spiritualiste, Bergson, dans *L'Énergie spirituelle* emboîte le pas d'Ibn Rushd sur le chemin de la connaissance :

> « Nous étions tout à l'heure dans la région du probable ; nous voici dans celle du simple possible. Avouons notre ignorance, mais ne nous résignons pas à la croire définitive. S'il y a pour les consciences un au-delà, je ne vois pas pourquoi nous ne découvririons pas le moyen de l'explorer. Rien de ce qui concerne l'homme ne saurait se dérober de parti pris à l'homme. Parfois d'ailleurs le renseignement que nous nous figurons très loin, à l'infini, est à côté de nous, attendant qu'il nous plaise de le cueillir. Rappelez-vous ce qui s'est passé pour un autre au-delà, celui des espaces ultra-planétaires. Auguste Comte déclarait à jamais inconnaissable la composition chimique des corps célestes. Quelques années après, on inventait l'analyse spectrale, et nous savons aujourd'hui, mieux que si nous y étions allés, de quoi sont faites les étoiles ».

IV – Intelligence. Pouvoir-Religion

46 Dans son cours de philosophie politique, le même Auguste Comte nous expose sa loi des trois états : le théologien – ou fictif – qui gère les peuples enfants, le métaphysique, lequel représente l'adolescence des groupes sociaux, le positif ou stade adulte enfin, caractérisé par le calcul et l'observation.

47 L'on peut en déduire que les sociétés magiques et théocratiques s'emploient justement à verrouiller le doute. Elles s'emparent du concept de soumission pour en faire un principe de gouvernement, hors de l'entendement critique. Le discours s'appauvrit dans le but de monosémiser le symbole à l'instar d'une question fermée. Pierre de touche de la démocratie, **le doute** constitue la marge de manœuvre et d'interprétation du trope, tel l'oiseau du sens voletant de branche en branche, entre les rameaux d'une symbolique. Bête noire des régimes autoritaires pseudo-religieux, ces derniers le claquemurent au mitard d'une phraséologie de propagande. L'intolérance commence toujours par une mise sous silence et sous séquestre contre laquelle le poids des mots et l'émergence d'un discours antagoniste peuvent valoir un tunnel d'évasion. Vigilance de rigueur... Vaine tentative de colmater les brèches.

48 Après l'abolition de l'Édit de Nantes, les mères protestantes ont continué de transmettre à leurs enfants la parole de la Réforme, à l'insu du pouvoir. Les ayatollahs répriment, à grand peine, dans le sang, les cris de liberté qui « déchirent », iconoclastes, l'été d'Ispahan. Galilée parle afin de permettre à la terre de tourner, à contresens de l'ignorance... Dieu n'est plus là depuis belle lurette. Au nom de la religion, la politique commet, en même temps qu'une pétrification du verbe, une usurpation de légitimité.

49 L'autre chose, l'autre part (l'autre Dieu ?)... L'autre devient la ligne à ne point franchir. Une démarcation quasi « prophylactique » s'y oppose. Dans *Figures de l'altérité*, Marc Guillaume constate que la civilisation télématique, « *protégée par le texte et l'écran* », nous donne l'occasion de briser les chiens de faïence, « *d'explorer les rôles de l'autre* », de nous mettre à sa place, de faire, parfois, « *surgir l'autre en nous* », l'autre nous, à la manière d'une maïeutique. « *L'élision de l'identité, comme celle d'une lettre à la fin d'un mot, facilite les liaisons* [15] ». Ton Dieu peut devenir un instant le mien, dans un univers spectral, dans un

univers d'inter-mondes, successivement et provisoirement connectés par interface... Et tant mieux si la différence subsiste, s'exclamerait Boris Cyrulnik. Loin des explosions de Dublin, sur les flaques de sang séchées de Téhéran, le troisième millénaire tisse-t-il en réseaux les mailles d'une nouvelle forme de tolérance ?

50 Sur les traces de Kant et s'opposant à la conception libéraliste de John Rawls, Jürgen Habermas [16] refuse la colonisation du « monde social vécu » par une raison strictement stratégique, instrumentale, utilitaire. Un Dieu-Dictateur monocorde. Il considère que les dispositifs qui devaient faciliter les échanges entre les êtres sont devenus des abstractions y compris, probablement, les religions. L'information circule mais il n'existe plus dans nos systèmes de véritables relations humaines, l'agir communicationnel, « *l'union dans la communication de sujets opposés* » [17], les activités interprétatives. Dans ce contexte, Pierre Bourdieu pense, du reste,

> « que la science peut se donner pour objet le jeu lui-même où se dispute **le pouvoir de régir les frontières sacrées**, c'est-à-dire le pouvoir quasi divin sur la vision du monde et où il n'est pas d'autre choix, pour qui prétend l'exercer (et non le subir), que de mystifier ou de démystifier [18] ».

51 Ici réside la force prééminente de la représentation : l'image idéologique, la captation symbolique se ruant, à travers la mythologie, les croyances, les religions, à la conquête du vivant. L'Autre, à portée de conviction : semblable, esclave ou genèse d'une fuite.

52 Au cours d'un ouvrage collectif intitulé *Le Judaïsme* [19], Roger Le Déaut, Annie Jaubert et Kurt Hruby rapportent que dans la très ancienne tradition judaïque existe la « loi des gentils » qui prône l'amour du prochain, le respect de l'autre, même des païens (notamment de certains grecs et latins qu'admiraient les hébreux, en admettant la **différence**). Mais ils soulignent aussi l'attitude austère, de repli sur soi, des factions plus intégristes, dans les périodes historiques adverses, notamment après la première puis la seconde destruction du Temple, ainsi qu'au moment de l'expulsion d'Espagne : périodes durant lesquelles certains chefs et certains courants ésotériques orthodoxes intransigeants rencontrent davantage d'audience en culpabilisant les fidèles à l'égard de Yahvé, celui qui Est, dont ils sont la Présence. Malheur à ceux qui s'écartent. Telle réaction ne constitue pas, dans l'Histoire, l'apanage du seul Judaïsme. Les religions fondent fréquemment leurs bronzes à pareil creuset.

53 Le prêtre et le maître confondent alors leur pouvoir et leur talent, si l'on en croit Nietzsche en parcourant *Généalogie de la morale* ou *Le Gai savoir* :

> « Quand la caste supérieure est en même temps la caste des prêtres et qu'elle privilégie pour se désigner dans son ensemble un prédicat qui rappelle sa fonction sacerdotale [20] », «..tous ces hommes-là parlent de "devoirs" et toujours de devoirs d'un caractère absolu – sous peine de ne pas légitimer le grand pathos qui les agite : ils le savent fort bien... [21] ».

54 C'est la mièvrerie délétère du faux consensus, la morale lénifiante sans panache, l'étouffoir du sens qui proscrit la méchanceté lucide mais créative, l'autre à mordre mais l'autre existant à la morsure de l'art. Selon Nietzsche, la tolérance ressemble au cratère imprévisible d'un volcan : sens originel, Antéchrist ou Dieu-magma, renaissant de tous les humains possibles...

V. Différence, indifférence, exclusive

55 La définition de l'Autre reste cependant à trouver comme celle de ce « prochain » sur lequel ironise Pascal dans sa première Provinciale :

> « En vérité, mes Pères, j'ai grand peur que tout ceci ne soit une pure chicanerie ; et quoi qu'il arrive de vos assemblées, j'ose vous prédire que, quand la censure serait

> faite, la paix ne serait pas établie. Car, quand on aurait décidé qu'il faut prononcer les syllabes *prochain*, qui ne voit que, n'ayant point été expliquées, chacun de vous voudra jouir de la victoire ? Les Jacobins diront que ce mot s'entend en leur sens. Monsieur Le Moine dira que c'est au sien ; et ainsi il y aura bien plus de dispute pour l'expliquer que pour l'introduire [...]

56 Car enfin, mes Pères, dites-moi, je vous prie, pour la dernière fois, ce qu'il faut que je croie pour être Catholique.

57 – Il faut, me dirent-ils tous ensemble, dire que tous les justes ont le pouvoir prochain, en faisant abstraction de tout sens : *abstrahendo a sensu Thomistarum, et a sensu aliorum theologurum* [...]

58 ... Je vous laisse cependant dans la liberté de tenir pour le mot de **prochain**, ou non ; car j'aime trop mon prochain pour le persécuter sous ce prétexte ».

59 Imprononçable est le mot désignant la proximité de l'Autre qui pourrait être soi-même devenu, par le temps et les occurrences, un autre soi-même : l'autre, intouchable, à tous les sens du terme, auquel « on ne veut aucun mal » – ainsi que l'affirme une expression populaire équivoque et suspecte – mais avec lequel on ne fraie jamais. Claude Lévi-Strauss s'inscrit en faux contre pareille attitude :

> «...La diversité des cultures humaines, conclut-il, ne doit pas nous inviter à une observation morcelante ou morcelée. Elle est moins fonction de l'isolement des groupes que des relations qui les unissent [22] ».

60 L'autre : ailleurs, de l'autre côté d'une barrière invisible – et pourtant infranchissable – d'habitus, de préjugés, d'idéologie. Cette tolérance-là requiert la vigilance des citoyens et contient les ferments de son contraire.

61 Jacques Mouriquand et Laurence Pivot en sont conscients qui la présentent avec prudence, en abordant « l'Europe des protestants » :

> « La tolérance hollandaise, notent-ils, est un reflet et un ciment. Le reflet d'une conception très individualiste du citoyen et le ciment entre tous les groupes minoritaires constituant la société : d'une part les catholiques et les protestants, les croyants et les non-croyants d'autre part. L'exceptionnel pluralisme confessionnel et laïque a engendré un "modèle" typiquement hollandais, une société extrêmement cloisonnée dans laquelle chaque groupe, chaque communauté a le droit d'exister mais séparément des autres. C'est ce qu'on appelle la "pilarisation" »[23]

62 Dans l'épreuve économique et sociale, encore faut-il que ce « séparément » ne confine à **l'exclusive**, à cette exclusion que Boris Cyrulnik nomme la « coupure ». Évoquant tout à la fois la légende des Centaures et notre nature « dénaturée », le fameux éthologue en profite pour dénoncer le crime légitimé par la différence :

> « Un jour, deux centaures se sont "*entendus*" par gestes et se sont mis d'accord, comme on le fait entre étrangers qui ne parlent pas la même langue et se comprennent quand même, pour signifier que, chaque fois qu'ils grogneraient "tac-ouf", cette sonorité convenue désignerait un gibier non vu [...]

63 [...] Les centaures venaient de fonder la langue qui permettrait aux hommes d'habiter la planète des signes. Mais ils ne savaient pas que leurs descendants, légitimement fiers de cette invention, auraient honte de leurs origines. Ces centaures cultivés mais honteux de leurs cuisses chevalines ont alors inventé la théorie de la coupure : il y a un fossé, disaient-ils entre l'homme et l'animal, un gouffre même.. La nature de l'homme, ce n'est pas la nature, c'est l'artifice. Ils avaient cent fois raison, bien sûr, mais ils ne savaient pas que cette représentation de la condition humaine allait provoquer plus

tard des tragédies sociales, car en définissant l'homme par sa nature non naturelle, ils désignaient en négatif les "non-hommes". Si un être vivant sait parler, il faut le **baptiser** mais, s'il ne parle pas, on peut le cuisiner. La pensée binaire avait encore frappé, et des armées de soldats animés par ces penseurs ont chassé, dépecé, attelé, écartelé, déporté, brûlé, excommunié et rééduqué tous les non-hommes de la planète : les animaux, les Aztèques, les nègres, les Indiens, les Juifs, les Tziganes et les homosexuels...

64 Qui va dire où passe la coupure ? Entre les hommes et les animaux/machines ? Entre les hommes et les femmes ? Entre les blancs et les colorés ? Entre les civilisés et les sauvages ? Ou entre les chauves et les chevelus ? Toutes ces coupures ont été inventées et ont provoqué les crimes contre l'humanité, car définir qui est homme c'est désigner qui ne l'est pas. Cette notion de coupure du monde vivant explique l'étonnante bonne conscience des criminels contre l'humanité qui ont toujours déshumanisé ceux qu'ils voulaient tuer. Tuer une bête, ce n'est pas un crime tout de même ! [24] ».

65 Dans *Mythologie du* ***métissage*** [25], Roger Toumson remonte à l'étymologie de ce « mélange » d'abord animalier puis, à partir du XVIII[e] siècle, humain non seulement au regard de la race mais également à propos d'un terme moyen pris par un homme entre deux propositions, deux langues, deux morales. Analysant très finement la philosophie de Hegel, l'auteur nous expose que sa dialectique ne saurait s'avérer controversée par la coupure car la dualité demeure en notre for intérieur. Elle en règle le mouvement. Elle en détermine l'existence. **Tolérer l'autre comme un possible** constitue la condition sine qua non de notre propre survie, de notre reconnaissance :

> « La dialectique hégélienne est d'abord une dialectique de la conscience de soi. Toute conscience est, en un sens, double, dédoublée, toujours **autre** qu'elle-même. Cette figure de la dualité intérieure de toute conscience est le point de départ d'un itinéraire philosophique qui, conduisant à la réconciliation du "même" et de "l'autre", rendrait possible un rapport interne à l'altérité, fut-elle sociale, culturelle, raciale ou sexuelle. Le processus dialectique que décrit Hegel au moyen de la parabole du Maître et de l'Esclave et qu'illustrent exemplairement Shakespeare, Molière et Brecht respectivement – dans la Tempête, Don Juan, Maître Puntila et son valet Matti –, correspond aux épisodes des "*premiers combats pour la reconnaissance*". Toute conscience est travaillée par l'altérité. Une conscience n'est jamais autosuffisante, quelle qu'elle soit, d'abord et y compris celle du maître. Le maître croit dominer la conscience de l'esclave, or le monde lui échappe. C'est l'esclave qui a prise sur le monde. C'est lui qui façonne le monde par son travail. S'il a prise sur le monde, l'esclave n'a cependant pas de prise sur lui-même. Il est dépourvu de conscience en ce sens qu'il ne fait qu'obéir à une conscience sur laquelle il n'a nulle prise. La démonstration hégélienne est une remise en question de tout pouvoir, de toute hiérarchisation des individus. L'exercice du pouvoir n'est pas possible sans réciprocité. L'organisation des rapports sociaux n'est viable que par le jeu d'une "reconnaissance" véritable des consciences ».

66 Ancien Président de la Fédération des Protestants de France, le pasteur Tartier voit en la tolérance la meilleure attitude afin de vivre en société. Revenant sur son travail œcuménique et sur le thème de la Réconciliation, Jean Tartier reprend à son compte [26], le texte de Bernard Rodenstein sur l'arc-en-ciel. Dieu mit les couleurs d'accord en les associant pour toujours, entre le beau temps et la pluie, « *Mais l'unité des hommes, Dieu ne cherche manifestement pas à la provoquer comme avec les couleurs. Peut-être attend-il des hommes une intelligence qu'il ne prêtait pas aux couleurs* ».

67 L'extériorisation, l'illustration de la dialectique hégélienne en la *Res Publica* s'en remet donc à la volonté de l'homme, à son libre arbitre, c'est-à-dire à la permanence du choix nécessaire, de l'entre-deux-ou-trois en matière d'éthique, indépendamment de la référence idéologique ou religieuse, de la doctrine.

68 La transcendance de la grâce ne parvient point à servir de seul refuge à l'homme social. Le rabbin Sitruk en témoigne, au nom de sa communauté dont il souligne l'osmose avec la République : deux entités pour la réalité d'un modus vivendi qui se traduit en une seule Histoire[27] mais d'autres religions cohabitent également avec la République et rejoignent cette Histoire unique. Dans l'excellente étude[28] qu'il consacre à Pierre Bayle, Olivier Abel, professeur d'Éthique à la Faculté protestante, nous montre comment l'auteur des *Pensées sur la comète* expédie, dans son commentaire philosophique, le *De Una Religione* de Juste Lipse qu'il qualifie de traité vraiment absurde. Juste Lipse prétend qu'il ne faut accepter qu'une religion dans un état.

> « Ce que Bayle dénonce, remarque Olivier Abel, c'est la prétention d'une croyance humaine à être la seule véritable et à ramener toutes les autres à elle. Parlant de l'unification religieuse il écrit : "*Comme c'est une chose plus à souhaiter qu'à espérer (attendre), comme la diversité d'opinions semble être un apanage inséparable de l'homme [...] il faut réduire ce mal au plus petit désordre qu'il sera possible ; et c'est sans doute de se tolérer les uns et les autres*" ».

69 L'héritage de Bayle donne, à l'aube des lumières, une leçon d'équilibre policico-religieux. Ça n'est pas tirer des plans sur cette comète dont il suit la marche que de reconnaître en chaque idéologie, comme en chaque religion, comme en chaque secte ou famille de pensée, certaines propositions desquelles émergeraient une infinité de mondes possibles. Bayle atteste que la tolérance ne saurait se taxer de scepticisme religieux, d'agnosticisme car « les droits de la conscience sont directement ceux de Dieu ». Résonne alors la formule de Kant qui réunit ou rapproche les Commandements et les Droits de l'homme : « *Agis toujours d'après une maxime telle que tu puisses vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle* [29] ».

70 Emmanuel Levinas l'atteste[30] : « *Le rapport métaphysique, le rapport avec l'extérieur n'est possible que comme* ***rapport éthique*** ».

71 Et Pierre Hayat de l'expliciter, dans l'excellente préface qu'il nous donne de *Liberté et commandement* :

> « Pour Levinas, le rapport à la transcendance de Dieu ne se ramène pas à une représentation de Dieu qui le rendrait immanent. Le rapport à Dieu prend sens à partir de la **relation au visage de l'autre homme**. "*On pourrait appeler religion cette situation où l'on parle à autrui*" ».

72 Pierre Hayat souligne que, chez Levinas, « *la communication s'articule autour de trois catégories fondamentales : le* ***Même****, l'****Autre*** *et l'****Infini*** ».

VI. Le discours sur l'autre :

73 Décidément, Dieu ne peut se passer de l'Homme. Il conviendrait qu'il s'en fît une raison tandis que ses prêtres s'en feraient un discours. La conscience imaginative du monde participe de la structuration du langage, du verbe qui se fait chair, dans la pré-interprétation des êtres et des choses. La manipulation commence donc avec la parole et les manipulateurs s'en souviennent. Seulement voilà, nous pouvons être manipulés par notre propres langage. Nous risquons de nous retrouver enfermés dans l'enclos d'un discours abécédaire non remis en question. Nous subissons l'invisible force de l'armature, le carcan du cadre de pensée. Sur « l'écran noir de nos nuits blanches »,

défilent les messages subliminaux, s'édulcorent les lavages de cerveau, deviennent plus insidieux les bourrages de crâne. Les régimes totalitaires le savent, eux qui mobilisent à grand renfort de slogans « résonants », à valeur de répons sous le couvert d'une prétendue légitimité religieuse, de la Serbie jusqu'au fin fond de l'Afrique. Au Soudan, l'État exclut les chrétiens et les animistes du Sud ainsi que le rapportait cet article de *Télérama* du 10 juin 1998 :

> « À quarante-neuf ans, ce petit homme (le frère Raphaël Riel, prêtre catholique) que l'on croirait placide, vous déclare tout de go : "*Ma vie est une vie de rébellion*". En 1965, jeune séminariste, il est contraint de s'exiler en Ouganda, après l'assassinat par les soldats de Kartoum de l'évêque de Rumbeck, M^gr^ Archangelo Ali, jugé trop proche du mouvement de libération Cette année-là, islamisation oblige, le gouvernement expulse prêtres et pasteurs et **ferme les écoles**. Ouvertes au début du siècle par les missionnaires, elles étaient nombreuses au sud du Soudan. On y enseignait notamment les principales langues africaines ainsi que l'Anglais. Mais, dit-on souvent ici, « *pour le nord, tout homme du sud* ***éclairé*** *est un faiseur de troubles potentiel* ».

74 Éclairé : l'éclair de lucidité, la lueur bénéfique du comprendre, le chandelier double du jugement effraient les suppôts de La Pensée, dite unique par un discours unique, au nom duquel on condamne puis on assassine. Mille écoles brûlent en Algérie. Des enfants saignent en Irlande. Réceptacle et miroir de nos anamorphoses, le cotyle de l'intolérance immobilise et mutile, à son image, la vie.

75 Le professeur allemand Hans Küng se montre, malgré tout, optimiste sur les religions, dans son projet d'éthique planétaire. Conscient, à la suite de Bayle, des bienfaits du Spirituel, il affirme : « *Point de paix entre les nations sans paix entre les religions* ». Les technocrates occidentaux, qui tentent désespérément de « négocier » la paix dans les Balkans, devraient méditer cette formule et revisiter l'irréelle mosquée de Cordoue dont la nef s'achève au pied d'un autel, comme pour témoigner de la superposition des lectures et des textes, à jamais relatifs au regard de notre absolu. Hans Küng poursuit :

> « Les religions ont un double visage : on peut en faire la chronique scandaleuse mais à condition de tracer aussi l'histoire de leurs réussites. En Allemagne de l'Est comme en Pologne, la révolution qui a abouti à la chute du Communisme s'est préparée dans les églises. Et, sans les Églises, il n'y aurait pas eu en Afrique du Sud le démantèlement de l'Apartheid. Si elles sont parfois génératrices de violence, les religions le sont aussi de Paix ».

76 En regard de ce texte, l'on pourrait inscrire plusieurs lignes irrévérencieuses de Marc Twain [31], lesquelles brossent le portrait d'un Dieu fort immoral ressemblant – comme un père ou comme un fils – à celui de tous les intégristes du monde :

> « UN Mardi 19 juin 1906 Notre bible nous révèle la nature de notre Dieu avec une précision minutieuse et implacable. Le portrait est en gros celui d'un homme, si l'on peut imaginer un homme débordant les limites humaines par ses impulsions malfaisantes, bref quelqu'un que plus personne ne souhaiterait fréquenter, maintenant que Néron et Caligula sont morts. Dans l'Ancien Testament, Ses actes dévoilent constamment sa nature vindicative, injuste, mesquine, impitoyable et vengeresse. Il ne fait que punir, traitant des peccadilles avec une sévérité démesurée, poursuivant des enfants innocents pour les fautes de leurs parents, châtiant des populations blanches comme neige pour les torts de leurs dirigeants, s'abaissant même, pour assouvir Sa soif de vengeance, à verser le sang d'inoffensifs agneaux, veaux, moutons et bœufs, en punition d'affronts insignifiants commis par leurs propriétaires. De toutes les biographies couchées sur papier, la Sienne est peut-être la plus odieuse. En comparaison, Néron apparaît comme un ange de lumière et, qui plus est, de premier plan ».

77 Dispositif parmi d'autres de l'incommunicabilité, telle que la fustige Jürgen Habermas, ce Dieu n'établit aucun lien par son Histoire, aucune Histoire où la conscience collective trouverait à partager un élément de reconnaissance, une dialectique à vivre, une praxis.

78 Religion : *ligere*, lier relier. Yoga : s'unir à l'être divin. Le verset vingt-trois de la Bhagava-Gità, reflet de la sagesse védique, met en garde contre l'illusion délétère qui cependant ravage l'Inde, aliénant des ethnies entières :

> « Aucune arme ne peut fendre l'âme, ni le feu la brûler ; l'eau ne peut la mouiller ni le vent la dessécher ».

79 Gardons-nous des prosélytismes suborneurs qui mènent tout droit à l'autodafé, traduisez : au bûcher des Autres.

80 En se jugeant imparfaites, en tenant leur discours pour in-fini, les religions rencontreront, si Dieu le veut, une chance d'ouvrir un champ spirituel réflexif, une conscience-à-lire, multiple et générative de sa croyance plurielle. Elles retrouveront l'espérance de rétablir un dialogue avec leur propre humanité.

NOTES

1.. Charles-Henri de CHOISEUL PRASLIN, *La Drogue. Une économie dynamisée par la répression*, Presses du CNRS, 1991.
2.. Umberto ECO, *Les Limites de l'interprétation*.
3.. Karl POPPER, *Misère de l'historicisme*, Paris, Plon, Collection « Agora ».
4.. Jean ONIMUS, *Camus. Les écrivains devant Dieu*, DDB, 1965.
5.. Jean ONIMUS, *ibid*.
6.. CAMUS, *La Peste*.
7.. Gilles DELEUZE, « Désir et plaisir », dans *Magazine littéraire*, n° 325, oct. 1994.
8.. Dans *De la certitude*.
9.. Cf. Gilbert DURAND, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Dunod.
10.. Note de l'auteur.
11.. Note de l'auteur.
12.. LÉNINE, *Œuvres complètes*, Paris, Édit. Sociales. Moscou, Édit. en langues étrangères, 1962 (Tome 32 : Déc. 1920 – Août 1921).
13.. Paris, Chalet, 1976.
14.. Abdurrahmân BADAWI, *Averroès (Ibn Rushd)*, Librairie Philosophique, J. Vrin.
15.. Marc GUILLAUME, Jean BAUDRILLARD, *Figures de l'altérité*, Édit. Descartes et Cie.
16.. J. HABERMAS, J. RAWLS, *Débat sur la justice politique*, Paris, Le Cerf, coll. « Humanités », 1997.
17.. J. HABERMAS, *Théorie de l'agir communicationnel*, Paris, Fayard, 1987.
18.. Pierre BOURDIEU, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982.
19.. Paris, Beauchesne, 1975.
20.. *Généalogie de la morale.*

21.. *Le Gai Savoir*.
22.. Claude LÉVI-STRAUSS, *Race et histoire*.
23.. Laurence PIVOT, Jacques MORIQUANT, *L'Europe des protestants de 1520 à nos jours*, Paris, J.-C. Lattès, coll. « Le Monde en marche », 1993.
24.. Boris CYRULNIK, *La Naissance du sens*, Paris, Hachette (Questions de science), 1997.
25.. PUF, « Écritures francophones », 1998
26.. Conférence à Nevers, le 24 octobre 1997.
27.. Discours de M. le Grand Rabbin de France. Dimanche 2 mars 1997.
28.. Dans *Études théologiques et religieuses*, 1986/1, 61e année, p. 35 à 49.
29.. KANT, *Critique de la raison pratique*.
30.. Dans *Liberté et commandement*, Fata Morgana (« Liberté et commandement » : première parution dans *Revue de métaphysique et de morale*, tome LVIII, numéro 3, juillet 1953).
31.. *De la religion. Dieu est-il immortel ?*, L'Esprit frappeur, 1958.

RÉSUMÉS

L'intégriste interdit à l'autre sa propre lecture des textes. Tout discours, y compris celui des religions, n'a cependant d'existence qu'à travers les divers sens qu'on lui prête. Il s'agit de montrer que l'on peut concilier l'universalité permanente d'une symbolique et l'interprétation personnelle, contextuelle de la parole, laquelle consacre l'échange et régénère le signe en refusant de prendre pour modèle, au présent, l'actualisation